



Napoléon dans son cabinet de travail
par Jacques-Louis David.

Le « petit » Napoléon

Bonaparte serait-il breton ?

Bonaparte est-il né au château de Penarvern à Sainte-Sève dans le nord Finistère ? Disons-le d'emblée, la question demeurera sans réponse. Alors, s'agit-il d'un délire historique, d'une légende, d'une mystification ?

Essayons d'examiner les divers éléments qui ont contribué à associer le château de Sainte-Sève au futur empereur :

Si Bonaparte n'était pas le fils de Charles, son père officiel, il serait celui du comte Louis-Charles-René de Marbeuf, commandant des troupes françaises en Corse et protecteur de Charles Bonaparte. La rumeur a couru que Letizia, la future Madame Mère, aurait accordé ses faveurs au comte ; elle avait 18 ans et s'ennuyait, lassée des infidélités de Charles. Marbeuf avait 54 ans et un fort penchant pour les très jeunes femmes. Il eut d'ailleurs, à 73 ans, deux fils d'un second lit avec une jeune fille de 17 ans !

Si nous admettons que l'irréparable fut commis, il importait alors d'en dissimuler le résultat, le plus loin possible de la Corse. Y a-t-il endroit plus éloigné de la Corse que la Bretagne ? (Marbeuf avait vu le jour à Brest).

Le séjour hors de Corse dura de longues semaines, donnant ainsi à Charles Bonaparte la possibilité de butiner à son aise loin de son épouse. Letizia et Marbeuf séjournèrent d'abord à Plumelec puis à Callac et finalement au château de Penarvern, propriété du père du comte de Marbeuf. Napoléon y serait né le 15 août 1769. Ce qui est troublant, c'est que Letizia et son fils, une fois rentrés en Corse, reçurent du père putatif un intérêt qui peut surprendre. La famille Bonaparte avait peu de moyens et si le futur empereur put s'inscrire au collège d'Autun, puis à celui de Brienne, ce fut grâce à l'intervention du comte qui lui obtint une bourse. Il rendit d'ailleurs de fréquentes visites à son protégé dans son pensionnat.

Autre indice : le curé de Sainte-Sève, en poste de 1828 à 1847, affirmait qu'une inscription de baptême sur son registre concernait le nouveau-né Bonaparte. Son successeur, l'abbé Perrot, assure que deux policiers vinrent un jour arracher la page révélatrice sur l'ordre de Napoléon III.

Le marquis de Saint-Prix, propriétaire d'un hôtel à Morlaix, a rapporté en maintes occasions un souvenir d'enfance : ami des enfants de Valori, dont les parents possédaient alors Penarvern, il se souvenait avoir vu la chambre où Letizia aurait accouché et le berceau où le futur empereur aurait poussé ses premiers cris...

Il est certain que Napoléon a toujours eu une incertitude sur sa naissance. Si l'on en croit le mathématicien Gaspard Monge (1746-1818), Bonaparte, en 1799, débarquant à Fréjus après la campagne d'Égypte, lui aurait exprimé ses doutes à ce sujet, ayant été informé de la liaison passée entre sa mère et Marbeuf. Une fois devenu empereur, Napoléon fit de la veuve de Marbeuf une baronne et de son fils un officier.

Alors, que penser ? Seul l'ADN pourrait fournir une réponse indubitable. Mais à supposer que l'on retrouve trace de Marbeuf, qu'en serait-il d'ouvrir le tombeau des Invalides ?

« La-paille-au-nez »

Napollioné de Buonaparté fut maintes fois raillé par ses condisciples à l'école militaire de Brienne à cause de son prénom et de son accent corse ; dès son arrivée, moqueries et railleries ne tardèrent pas à fuser, bientôt accompagnées du surnom « la-paille-au-nez ». Le jour de la confirmation du futur Empereur, l'aumônier lui-même marqua un temps d'arrêt devant un prénom qui ne figurait pas au calendrier. Vexé, le jeune garçon ne put s'empêcher de rétorquer : « *Mais il y a un plus grand nombre de saints que de jours dans l'année !* »

Bientôt, tels les rois de France qui ne signaient que leur lettre initiale L pour Louis, le petit Corse se contenterait d'apposer un N pour un prénom devenu un nom.

La punition honteuse

Il n'y eut pas que les élèves de Brienne à causer des ennuis au jeune Corse. L'histoire raconte que le garçon, se sentant un jour victime d'une injustice au sein de l'école, se rebella. Réaction immédiate d'un moine qui tança sévèrement son élève : la sanction fut de revêtir un tablier de bure, signe d'infamie, et de devoir prendre son dîner à genoux dans la salle de restauration.

A l'annonce de cette punition, Napoléon aurait fièrement répondu : « *Dans ma famille on ne s'agenouille que devant Dieu !* »

Ceci ne suffit sans doute pas à attendrir le moine puisque l'élève fut soudain pris de vomissements au point que le Supérieur jugea préférable de faire preuve de mansuétude.

Le jeune Bonaparte défend l'honneur de son père

Il s'appelait Pougin des Ilets et, comme Bonaparte, il était élève à Brienne. Un jour de 1783, les deux jeunes gens eurent une altercation qui se termina par une insulte de Pougin. Il aurait dit : « *Votre père n'est qu'un misérable sergent !* » Une autre version donne : « *Comment, votre père n'est qu'un recors !* » Ce dernier mot désignait à l'époque un sous-officier subalterne de justice aidant un huissier dans l'exercice de ses fonctions.

Quels qu'aient été les dires de Pougin, Bonaparte les considéra comme insultants et, devant l'affront, disparut dans sa chambre pour écrire un billet destiné à l'irrespectueux : « *Polisson que vous êtes. Si vous avez le moindre sentiment d'Honneur, vous me rendrez satisfaction de l'outrage que vous m'avez fait...* » Il poursuivait en le défiant à un duel au pistolet. Le billet ne parvint pas à Pougin mais arriva entre les mains du préfet des classes qui fit enfermer Bonaparte dans la chambre de discipline : « *Eh bien Monsieur, vous allez être mis sur-le-champ au cachot* », tonna le préfet. « *En enfer, que m'importe pourvu que mon ennemi souffre autant que moi* » rétorqua le jeune Corse. Pougin fut consigné dans sa chambre.

Peu de temps après, Bonaparte fit parvenir une lettre à son protecteur, le comte de Marbeuf, dans laquelle il contait ses malheurs. Marbeuf intervint et Bonaparte fut libéré, ayant promptement réagi par amour filial.

Cette algarade entre les deux élèves eut des conséquences heureuses pour Bonaparte. En effet, ses condisciples admirèrent sa détermination, l'aplomb dont il avait fait preuve et les moqueries envers son accent, son prénom et son origine lointaine cessèrent définitivement.

Bonaparte candidat astronome de marine

Alors qu'il était élève à l'école de Brienne, le jeune Bonaparte, comme tous ses condisciples, reçut un rapport rédigé par l'inspecteur général des écoles militaires ; il se terminait par ces mots : « *Fera un excellent marin.* »

Il nous est facile, plus de deux siècles plus tard, de dire que l'inspecteur n'avait pas été très psychologue. Cependant, ce jugement hâtif aurait pu être exact si...

En 1785, Bonaparte a 16 ans et vient d'être nommé officier. Le 1^{er} août de cette année, La Pérouse quittait Brest pour une expédition ambitieuse, naviguer sur les traces de Cook dans le Pacifique.

Les équipages de l'*Astrolabe* et de la *Boussole* comptaient 250 hommes dont plusieurs astronomes. Quelques mois avant de lever l'ancre, lors du recrutement, environ 200 officiers avaient postulé. Seuls 30 avaient été retenus. Parmi les candidats figurait le jeune Bonaparte qui souhaitait, non pas être engagé en tant qu'officier de marine (vu son inexpérience et son âge), mais comme astronome.

L'expédition de La Pérouse disparut corps et biens dans les îles Salomon en 1788.

Nous savons tous que l'Histoire ne peut se réécrire, mais imaginons un instant que Bonaparte soit monté à bord d'un des deux vaisseaux dans le port de Brest...

Napoléon n'oublie pas ceux de Brienne

Malgré le peu de bons souvenirs qu'il garda de son séjour à Brienne, l'Empereur n'oublia pas ceux qui avaient contribué à son éducation et à son instruction, et nombre d'anciens membres du personnel de l'établissement purent profiter des bienfaits de leur illustre élève.

Le père Charles avait enseigné le catéchisme à Napoléon et l'avait préparé pour sa première communion. Atteint par l'âge, il s'était retiré à Dole et, lorsque l'occasion se présentait, Napoléon ne manquait pas de lui rendre visite.

Le père Dupuis, principal de l'école, qui avait connu bien des difficultés financières pour gérer son établissement, quitta Brienne et fut accueilli à la Malmaison où il occupa le poste de bibliothécaire particulier de l'Empereur.

De même, le couple Hauté était concierge à Brienne et, sur la fin de leur vie, l'Empereur ne les oublia pas puisqu'il leur confia le même poste à la Malmaison.

Parmi les professeurs de Napoléon, le père Patrault, qui enseignait les mathématiques, fut engagé plus tard comme secrétaire par le général Bonaparte. Mais l'homme réussit à amasser une fortune par des moyens malhonnêtes. Incapable de la gérer, il se ruina et dut recourir aux bonnes grâces de son ancien élève. L'enquête ordonnée par Napoléon confondit le professeur et l'Empereur lui refusa toute nouvelle aide en déclarant : « *J'ai déjà payé ma dette et je ne peux désormais plus rien pour vous.* » Patrault reçut cependant une pension alimentaire qui lui permit de survivre.

Une anecdote concernant Patrault est citée par Paul Ganière dans la *Revue du souvenir napoléonien* d'août 1972 : « *Si le père Patrault éprouve pour son élève des sentiments d'attachement, ce dernier les lui rend bien. Comment pourrait-il en être autrement, compte tenu de la bienveillance que lui témoigne son maître. En voici un exemple. Certain jour, peut-on lire dans le Mémorial de Sainte-Hélène, Napoléon, puni par le maître de quartier pour on ne sait quel motif, prenait son repas à genoux devant la porte du réfectoire, revêtu de la robe de bure. Les sentiments d'humiliation et d'impuissance qu'il éprouvait soulevèrent son estomac et provoquèrent une crise de nerfs. Le père Patrault, qui venait à passer, prit pitié de lui, l'aida à se relever et s'en alla protester auprès du Père supérieur que l'on dégradât ainsi son premier mathématicien. A la suite de cette intervention, le coupable fut pardonné mais n'en demeura pas moins malade pendant plusieurs jours.* »

A Brienne, Patrault était aidé dans sa tâche par un répétiteur du nom de Jean-Charles Pichegru. Engagé dans l'armée, il fit une carrière brillante, devint général et se couvrit de gloire mais, séduit par les promesses des royalistes, il participa à la conspiration fomentée par Cadoudal. Arrêté en 1804, il se suicida dans sa prison du Temple.

Dans une école militaire, le maître d'armes avait pour tâche d'enseigner le maniement de l'épée à ses jeunes élèves. Celui de Napoléon se nommait Daboval, et il semble qu'il n'était pas satisfait des progrès du futur empereur. Lors d'une rencontre, Napoléon dit à Daboval sur le ton de la boutade : « *Le bel élève, ma foi que vous avez fait là. Je ne vous en fais pas mon compliment* »... et il lui accorda une pension de 1 200 francs.

Bourrienne fut le premier et peut-être le seul véritable ami de Bonaparte à Brienne. A la Révolution, il s'enfuit à l'étranger et fut inscrit sur la liste des émigrés. Incarcéré à son retour en France, Napoléon parvint à le faire libérer et dorénavant les deux hommes ne se quittèrent plus¹ jusqu'à ce que Bourrienne se trouvât mêlé à des affaires louches, compromis douteux, importants gains illicites, trafics contraires au blocus décidé contre l'Angleterre... Napoléon le condamna à rembourser ce qu'il avait volé au Trésor et ne lui pardonna jamais. Pendant les Cent-Jours, l'Empereur prit des décisions d'amnistie mais ordonna que Bourrienne n'en profitât pas.

Pendant les régimes qui suivirent l'Empire, Bourrienne persévéra dans ses affaires louches et dut s'enfuir en Belgique avant de mourir en 1834 dans un asile d'aliénés.

La première couronne de Bonaparte

En août 1783, l'école de Brienne bruissait d'effervescence à l'annonce de la venue de madame de Montesson et du duc d'Orléans. Ils avaient accepté d'honorer de leur présence la distribution des prix aux élèves méritants. Bonaparte et Bourrienne se partagèrent celui fort prisé de mathématiques. Lorsque vint son tour, le jeune Corse se présenta devant madame de Montesson qui lui plaça une couronne de laurier sur la tête en le félicitant : « *Puisse cette couronne vous porter bonheur mon jeune ami !* »

Des années plus tard, alors qu'il était Premier Consul, Bonaparte pria madame de Montesson de venir le visiter aux Tuileries. Quoique surprise, la dame se déplaça et reçut de Bonaparte un accueil des plus chaleureux :

- Je vous en prie Madame, demandez-moi tout ce qui pourrait vous être agréable.
- Mais, Général, je n'ai aucun titre à vos faveurs.
- Souvenez-vous d'une certaine distribution des prix à Brienne. J'ai reçu de vous ma première couronne. Moi, je n'ai pas oublié².

1. Bonaparte le prit comme secrétaire.

2. Cité par J. Mazé.

De l'Ecole royale militaire de Brienne à celle de Paris

Cette année-là, 1784, le 17 octobre, cinq élèves de Brienne prirent le chemin de la capitale pour rejoindre leur nouvelle école. Bonaparte devait y rester jusqu'en août 1785.

Trois cents élèves suivaient les cours de cette école militaire et, comme à Brienne, les mathématiques étaient la matière la plus importante pour la formation des futurs officiers. De nouveau, le jeune homme y excella et fit le bonheur de ses professeurs de sciences qui virent en lui un sujet exceptionnel. L'un d'entre eux, monsieur de l'Aiguille, avait remarqué l'intelligence supérieure de Bonaparte et, sur l'une des appréciations qu'il porta à son sujet, il écrivit : « *Corse de nation et de caractère, ira loin si les circonstances le favorisent.* »

Comme bien souvent, monsieur de l'Aiguille fut reçu à la Malmaison à maintes reprises par l'Empereur qui lui fit remarquer ô combien clairvoyant il avait été !

En revanche, Bonaparte n'était pas attiré par les langues et l'étude de l'allemand le rebutait fortement. Son professeur, monsieur Bauer, ne se priva pas d'écrire une appréciation sur lui : « *Monsieur de Buonaparte est un cancre.* » Bien plus tard, l'exilé de Sainte-Hélène se souvint de l'homme et fit cette réflexion : « *J'espère qu'il aura vécu assez longtemps pour se rendre compte de la fausseté de son jugement.* »

La « décorsification » des Buonapartes

Juin 1793. La famille Bonaparte, ruinée et proscrite par Paoli, se décide à quitter la Corse pour la France, un pays qu'elle n'aime pas et dont elle déteste les habitants.

Le clan s'installa près de Toulon dans des conditions proches de la misère. Considérés comme des immigrés, ne parlant pour la plupart que quelques rares mots de français avec un accent bien typé, l'intégration s'annonçait des plus ardues.

L'une des premières décisions fut de franciser leur nom de famille. Finis les « de Buonaparte » (prononcez « *dé Bouonaparté* »), voici les Bonaparte.

Ensuite les prénoms du futur empereur et de ses sœurs furent aussi transformés : *Napollione*³ devint Napoléon, Maria-Anna s'appela désormais Elisa, Maria-Nunziata Caroline et Maria-Paoletta Pauline⁴.

Ils suivaient ainsi le chemin ouvert par leur père, Carlo Maria (1746-1785), bien des années auparavant, en quête permanente d'aides et de faveurs sur le continent et qui se faisait appeler Charles-Marie.

3. Que sa famille appelait Nabulio.

4. L'aîné, Giuseppe, fut appelé Joseph. Quant à Lucien, il se fit appeler Brutus Bonaparte.

La honte du général mal culotté

Un jour Bonaparte rencontra madame Tallien, la célèbre « Notre-Dame-de-Thermidor » (celle qui, disait-on, aimait prendre ses bains dans du jus de fraises), l'épouse de celui qui avait contribué à la chute de Robespierre.

Jeune général, Napoléon fréquenta son salon et entretint son hôtesse de ses soucis d'argent, arguant que bien des difficultés seraient aplanies et bien des portes s'ouvriraient plus facilement devant lui s'il était plus présentable. Il insista particulièrement sur le mauvais état de son uniforme usé, suggérant qu'une pièce de drap et des culottes neuves seraient les mieux venues.

Theresa Tallien promit de s'en occuper et tint parole, si bien que le jeune officier put un jour venir se présenter sans honte dans le salon de sa bienfaitrice. Que n'avait-il pas fait là ! Le voyant entrer dans la pièce, madame Tallien s'exclama à haute voix : « Eh bien, mon ami, vous les avez eues vos culottes ! »

Nous ne savons pas ce que Bonaparte répondit mais l'épisode fut répété et fit le tour des milieux politiques. Mal en avait pris à madame Tallien d'humilier ainsi en public le futur Empereur, mais pouvait-elle deviner ?

Une fois Premier Consul et empereur des Français, Napoléon se vengea de cet affront en interdisant à madame Tallien de se présenter à la cour.

Cette rencontre avec la dame avait eu cependant, si l'on peut dire, une conséquence heureuse puisqu'elle permit à Bonaparte de rencontrer la meilleure amie de madame Tallien, Joséphine de Beauharnais.

Comment arriver « par » les femmes

A l'époque où Bonaparte servait à l'armée d'Italie en tant qu'officier subalterne, déjà l'ambitieux perçait sous le jeune homme. Il avait compris qu'en ces temps troublés de la Révolution, tous les moyens étaient utiles pour réussir à condition d'être « dans les petits papiers » des gens bien placés. Mais ceux-ci ne prêtant qu'une maigre attention à un jeune officier parmi tant d'autres, Bonaparte résolut de forcer, si l'on peut dire, la porte d'entrée dans la carrière par l'intermédiaire de l'épouse de l'un d'entre eux : il s'appelait Ricord et, comme proche des frères Robespierre, il avait été envoyé en mission à Toulon accompagné de son épouse.

Dès lors, Bonaparte comprit tout ce que cette femme pourrait lui apporter. En jeune et galant homme, il s'appliqua à lui être agréable. Voici ce que Barras écrivit à ce sujet dans ses *Mémoires* : « Bonaparte [...] faisait assidûment la cour à la femme de Ricord qu'il savait avoir beaucoup d'empire sur Robespierre jeune, collègue de ce député. Il poursuivait madame Ricord de tous les égards, lui ramassant ses gants, son éventail, lui tenant quand elle montait à cheval, la bride et l'étrier avec un profond respect, l'accompagnant dans ses promenades à pied le chapeau à la main, paraissant trembler sans cesse qu'il ne lui arrivât quelque accident. »

Loin étaient encore les fastes de l'Empire

Après son succès dans la défense de Toulon, Bonaparte rentra à Paris pour s'entendre dire qu'il était purement et simplement remercié. La raison invoquée était qu'un général de brigade de 24 ans (grade auquel il avait été promu le 22 décembre 1793) était bien trop jeune. Entendant cette remarque, Bonaparte ne put s'empêcher de rétorquer à son supérieur qui lui annonçait sa mise au chômage : « *On vieillit vite sur le champ de bataille.* » Cette remarque était d'autant plus blessante qu'elle s'adressait à un homme qui n'avait jamais vu un ennemi.

Voici donc le jeune officier sans emploi, sans solde, sans appui. L'ennui commença vite à lui peser et seules les promenades en solitaire au Jardin des plantes pouvaient, un instant, tromper l'ennui. Sans argent, le jeune homme prenait ses maigres repas dans un restaurant proche du Palais Royal. D'autres officiers subalternes y déjeunaient également mais le futur empereur, ne mangeant jamais pour plus de 3 francs, s'efforçait de dissimuler le montant de sa note. C'est ainsi qu'il avait coutume de dissimuler les 3 francs dans un papier, avant de remettre l'ensemble à la caisse le plus discrètement possible.

La mégère aurait dû peser ses mots !

Pendant plusieurs années après les affrontements de la Révolution, la population parisienne ne sembla pas percevoir d'amélioration dans sa vie quotidienne. Les queues devant les boulangeries étaient toujours aussi longues et se soldaient trop souvent par des « *il n'y a plus de pain* » auxquels faisaient écho les inévitables vociférations des ménagères. Paris ne recevant plus de farine, la disette parfois se faisait sentir dans le peuple qui, inévitablement, s'en prenait à ceux qui lui avaient fait tant de promesses.

Un jour qu'il arpentait une rue de la capitale accompagné de plusieurs officiers, Bonaparte se trouva confronté à un groupe de femmes en quête de nourriture qui venaient d'apprendre que la boulangerie était vide. L'une d'entre elles, qui semblait être la meneuse, avisant le groupe d'officiers, se dirigea vers eux et, ayant sans doute repéré Bonaparte comme étant le chef de ce petit groupe, s'adressa à lui en ces termes :

« *Tout ce tas d'épauettes se moque de nous, pourvu qu'ils mangent et qu'ils s'engraissent bien, il leur est égal que le pauvre peuple meure de faim.* »

Or la dame était comme nous le dirions aujourd'hui « des plus enrobées » et ne faisait pas pitié. La remarque était donc mal venue mais, à sa décharge, peut-être cette femme avait-elle d'autres bouches à nourrir ?

Bonaparte ne se laissa pas impressionner par les vociférations de l'affamée et lui répondit : « *La bonne, regarde-moi bien, quel est le plus gras de nous deux ?* »

Il est vrai que la remarque tombait mal puisque Bonaparte était, à cette époque, d'une maigreur telle que les contemporains qui le décrivent donnèrent de lui l'image d'un jeune homme pâle et souffreteux.

Nous ne connaissons pas la réaction de la mère mais il est fort probable que la remarque de Bonaparte engendra quelques sourires parmi les assistants à la scène.